

Livres

Guy Robert

Number 23, Summer 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, G. (1961). Review of [Livres]. *Vie des arts*, (23), 36–37.

LIVRES

Picasso à Antibes

« Quand on n'arrive pas à cet étonnement du travail, on ne crée pas de formes nouvelles »
PICASSO

Livre magnifique et précieux qui nous ouvre sur l'énigme Picasso une porte privilégiée : celle du Château d'Antibes, devenu Musée Grimaldi, puis Musée Picasso, depuis cette incroyable aventure de 1946 : du milieu de juillet à décembre, Picasso avait été invité à « travailler » dans une salle du Château, et il y laissa 78 céramiques de toutes formes aux coloris éclatants, 33 dessins de sa meilleure main, 27 lithographies, 23 peintures de forts calibres, quelques unes comptant parmi ses plus belles, 11 huiles sur papier d'Arches, 2 grandes sculptures et une tapisserie.

Moins de six mois lui ont suffi à remplir dix salles d'un certain Musée Grimaldi d'Antibes devenu, et ça s'explique, Musée Picasso ! Autre singularité : les Picasso d'Antibes demeurent à Antibes, malgré les prestigieuses rétrospectives des grandes capitales, et il faut aller les voir à Antibes même... ou consulter le livre-document qui prend ainsi figure d'un luxueux catalogue.

Ce Musée Picasso constitue donc un tour de force remarquable, dans la vie même de Picasso qui semble pourtant né sous l'étoile de l'incroyable continu : les oeuvres de cette collection ont toutes été créées sur les lieux mêmes, dans moins de six mois. Preuve supplémentaire d'une miraculeuse fécondité, d'une abasourdissante virtuosité, d'une lucidité intuitive exigeante, d'un travail fulgurant, avec en plus une empreinte d'homogénéité exceptionnelle due au phénomène même d'Antibes : la mer si souple, le paysage si lumineux, le fond de scène gigantesque et solennel des Alpes, ces maisons géométriques familières aux toiles de Cézanne, cette poésie méditerranéenne condensée dans les fraîches pierres des murailles du Château d'Antibes.

Nom fracassant, a-t-on dit de celui de Picasso : et oeuvre monstrueuse. Puisque le mot amuse au lieu d'offenser la personne concernée, regardons-le de plus près. « Monstre », qu'est-ce à dire ? Einstein ? Freud ? Dali ? Dans les siècles passés, ils avaient noms da Vinci, Michel-Ange, Galilée, Beethoven, van Gogh, Rodin...

Picasso nous aura appris à distinguer entre le *savoir*, le *savoir-faire* et le *faire* : entre la connaissance esthétique, la virtuosité technique et l'expérimentation de formes neuves. Il y a un cubisme externe, celui du déchiquetage

mécanique de modèles d'avance voués aux mains griffues du tortionnaire pour exorcisme sanglant. Il y a un cubisme interne, celui de la découverte de structures simplifiées et stylisées sous-jacentes aux formes apprivoisées et révélant des secrets insoupçonnés. Et il y a un cubisme intime, celui de formes imaginées se révélant dans les apparences accidentelles d'objets identifiables : dernière étape avant l'abstraction radicale que Picasso n'a jamais consentie. J'aimerais expliquer Picasso en deux paragraphes : ce faisant, il ne serait plus génial, et ce serait dommage. Pendant qu'on parle de lui, il continue à travailler, depuis plus d'un demi-siècle : la meilleure façon de créer des formes neuves, c'est d'en faire et de laisser dire, comme la meilleure façon de changer de lieu, c'est de se déplacer.

PICASSO À ANTIBES, c'est une merveilleuse aventure, une tranche de vie et une coupe d'oeuvre du phénomène capital de notre siècle, qui n'en manque pourtant pas. Picasso, cette énigme apprivoisée mais insondable, le seul héros mythologique qui vit comme tout le monde, le seul personnage légendaire qu'on peut rencontrer dans quelque coin de la Méditerranée, en culottes courtes et en chemise fleurie à quatre-vingts ans... Le texte du livre, signé Dor de la Souchère, conservateur du Musée Picasso d'Antibes, paraphrase poétiquement, avec vénération et enthousiasme, cet exceptionnel trésor dont il fait la présentation ; souvent l'approche devient vertigineuse esthétique. Une centaine d'illustrations et photographies, dont une suite de seize dessins et trente-deux magnifiques reproductions en couleurs de toiles et céramiques, établissent entre le grandiose paysage d'Antibes et les créations qu'y a laissées Picasso un climat de vibrant lyrisme et d'intime communion. Le livre a été imprimé à Londres sur très beaux papiers, pour les éditions de Fernand Hazan, en 1960.

L'art et l'Âme

Avec « L'ART ET L'ÂME », René Huyghe continue magistralement ses travaux d'esthétique. En 1958, « Dialogue avec le visible » portait en sous-titre « connaissance de la peinture » et répondait on ne peut mieux à la vaste exigence d'un programme en apparence simple, dans la formule à succès du grand livre d'André Malraux « Les Voix du silence ». Mais l'oeuvre de M. Huyghe se caractérise par un souci de compréhension progressive toujours appuyée sur des documents naturels et logiques. Il n'y a chez-lui aucune volonté d'éblouir par une érudition pédante ou de troubler par des rapprochements excentriques.

M. René Huyghe veut se faire entendre, et ce qu'il nous fait comprendre le mieux, c'est encore son inépuisable amour de l'art sous toutes ses formes, dont vient témoigner la grandiose publication en cours chez Larousse de « L'art

et l'Homme », qu'il dirige d'une main à la fois attentive et efficace. L'ART ET L'ÂME étudie les relations existant entre le phénomène artistique et la nécessité de communication humaine. Dans cette perspective nettement esthétique, sous fort éclairage psychologique, l'auteur développe une approche de l'art plastique en tant que langage, ou expression du monde intime de l'artiste, et réussit à traiter les plus difficiles questions avec un doigté et une originalité qui laissent deviner sa longue expérience des choses de l'art et son habitude professionnelle de présenter des conférences organiques et intelligibles.

Une première partie du livre étudie « comment l'art traduit l'âme », et la main amorce l'aventure en dessinant. Quand la forme apparaît, déjà l'intelligence survole, anime et contrôle cette montée du néant vers la lumière de l'oeuvre d'art. Peu à peu les harmonies de couleurs donnent à l'espace un relief plus sensible, qui permet à l'image créée de faire surgir des rêveries, des songes, autant de projections naturelles du coefficient poétique de l'oeuvre plastique.

Dans la seconde partie du livre, l'auteur s'éloigne du contexte directement psychologique pour aborder quelques problèmes d'esthétique comparée, puis cet aspect toujours intéressant des rapports de l'art et de la société, à divers moments de l'histoire : l'école flamande, la France de Louis XIV, l'école de Venise... Mais le rapport capital demeure celui qui lie l'art à l'individu, et dont Rubens, Poussin, Rembrandt, Watteau, Delacroix, Beaudelaire, constituent des « cas » marqués.

Pouvait-on mieux déterminer une étude aussi percutante et profonde qu'en traçant des contacts entre l'art et l'irrationnel, surtout dans le décor tourmenté de l'art de notre siècle ? Une seule remarque s'impose après la lecture d'une oeuvre de cette densité : il faut plusieurs mois pour bien saisir la portée de chacune de ces pages si pertinemment documentées et si inépuisamment évocatrices.

(Chez Flammarion, 1960, 524 pages, 300 gravures en noir, 16 planches hors-texte en couleurs.)

Bestiaire

BESTIAIRE est un album de six eaux fortes originales, conçues, exécutées et éditées par Richard Lacroix, notre jeune graveur canadien le plus dynamique et le plus enthousiaste. Malgré tout le bien que je pense de ces gravures, et de toutes celles qui les ont précédées depuis les trois années où Lacroix s'adonne à l'eau-forte et à la lithographie, avec l'ardeur d'un jeune tigre, la candeur d'un explorateur de mondes vierges, l'attention d'un chirurgien virtuose, il faut encore considérer cette somme renversante de travail, la plupart du temps très honnête, et parfois presque génial comme des oeuvres d'approche expérimentale.

Visiblement, Lacroix se fait la main. En dépit de la courte expérience de ses vingt et un ans et en dépit de certains succès hâtifs qui risquaient de l'éblouir et de l'illusionner, il poursuit obstinément cette quête de lumière vers l'oeuvre mûrie à venir. Lacroix perdrait trop à jouer les jeunes prodiges et les génies précoces : la gravure constitue une discipline austère et exigeante, qu'il faut apprivoiser patiemment et maîtriser de longue main. Il ne suffit pas de connaître les recettes et les trucs du métier, il ne suffit surtout pas de « dessiner » des gravures qui seront exécutées par des ateliers spécialisés : le graveur intégral sait bien que la terrible cuisine du métier est aussi importante que le grenier poétique de l'inspiration, et respecte autant son magique et agile burin de création que sa lourde presse à bras centenaire. Ainsi, Richard Lacroix tient à tout faire lui-même, depuis les esquisses au crayon ou à l'aquarelle jusqu'aux tirages définitifs, en passant par les essais de papier et d'encre, les multiples états, et la formule de présentation : c'est en gravant que l'on devient graveur !

BESTIAIRE se présente dans le format demi-raisin, sur papier d'Arches, sous reliure en jute d'un brun très chaud harmonisant au ton de l'encre de la page titre et de la justification. La première gravure, une belette buri-née sur le vif dans un mouvement de méfiance nerveuse, gagne en souplesse et en spontanéité ce qu'elle perd en délicatesse et en fini. Le lièvre accroché qui fait suite vibre encore du dynamisme musculaire de cette vie capricieuse et se détache doucement, dans son dessin ligné très racé, sur fond léger d'aquatinte. En tournant la page, deux perruches palpitantes se fraient vers la lumière un difficile cheminement : cette eau-forte aurait été la plus belle de la suite, avec un encrage moins chargé et une densité plus raffinée. Puis des pa-

pillons mystérieux folâtraient tout naturellement, c'est leur métier, à travers un paysage éthéré d'une virtuosité technique à la fois incisive et fantaisiste. Un énigmatique hippocampe hésite entre les obscurs profondeurs marines et le sombre tiroir du musée : gravure digne de la collection la plus exigeante, et qui jamais ne perdra cette vie intense et vibrante qui établit l'homogénéité de ce « Bestiaire », et que l'on retrouve à son paroxysme dans la magnifique dernière gravure : dans un vert aquatique tiède, d'une luminosité virtuelle étonnante, d'une gracieuse légèreté, deux poissons subtils se pavent devant nos yeux éblouis, lançant un défi intenable à une admiration qui cherche encore ses mots, après de nombreux étonnements toujours neufs.

En moins de six mois, Richard Lacroix a réussi le tour de force de mener à bon port deux albums de gravures originales. *Pierres de soleil* (dont nous avons élaboré le projet ensemble) groupait neuf lithographies en couleurs, à peu près toutes bien réussies. Et *Bestiaire* comprend six eaux-fortes tirées à 69 exemplaires : ces deux oeuvres représentent une somme de travail incroyable et exigent un courage héroïque, puisque Lacroix s'occupait seul de tous les détails d'édition, en plus des épuisants tirages. On ne compte pas les veilles de création, puisque ce sont là des zones lumineuses et intégrantes, des phases d'intensité faisant oublier d'un coup les longues semaines de grisaille stérile et les mois de production mécanique.

Ce *Bestiaire* est un pas de plus en avant, solide, honnête, consciencieux, et surtout enthousiaste, dans la jeune carrière de Richard Lacroix que j'avais eu le plaisir de révéler au public, il y a un peu moins de deux ans, dans la suite de « Sept eaux-fortes » aux Editions Goglin, probablement le premier grand album de gravures originales ca-

nadiennes publié ici : Lacroix n'a pas tardé à poursuivre la route seul, et nous avons lieu d'espérer que son présent voyage d'études en Europe lui permettra de poursuivre plus avant, pour notre plaisir, ses recherches graphiques.

guy robert

erratum. Dans l'article — *Approches européennes pour une connaissance plus précise de l'art canadien*, de Charles Delloye, paru dans le numéro 21, il faut lire : Tout d'abord un certain sentiment surréaliste de la figure fantastique, au lieu de... ligne fantastique.



J.-P. Lemieux. L'orpheline. Reproduction au pochoir, 24" x 18". Une des trois reproductions de peintures en couleurs que l'Imprimerie de la Reine vient d'éditer.

Dans les galeries

GALERIE NATIONALE DU CANADA Ottawa

Jusqu'au 3 septembre :

Quatrième biennale d'art canadien.

Du 22 septembre au 23 octobre :

Eaux-fortes d'Anders Zorn.

En permanence :

GALERIE DRESDNERE 2170, rue Crescent

Les peintres de l'École de Paris.
Artistes canadiens : Alleyn, Bellefleu, Dallaire, Gécin, J.-P. Lemieux, Pellan, Roussil, Town.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL 1379 est, rue Sherbrooke

En juillet :

La collection permanente du Musée.

Du 1er août au 4 septembre :

Sculpture britannique contemporaine.

Du 8 septembre au 30 septembre :

Le Musée Whitney d'art américain :
toiles maîtresses.

En juillet et août :

Le Musée est fermé le lundi.

En permanence :

L'ART CANADIEN 331 est, rue Racine, Chicoutimi

O. Leduc, Suzor-Côté, E. Alleyn, Carette, Tremblé, Huot, J.-P. Lemieux, Mary et Cécile Bouchard, M.-A. Fortin, Arthur Villeneuve, Borduas, Riopelle, Jackson, Lismer, Henri Masson, Roberts, Cosgrove, P.-V. Beaulieu, Arist Gagnon, R. Richard, A. Rousseau, Rhéaume, Leboeuf, etc.